

24 images

24 iMAGES

Le double cri
Kedma d'Amos Gitai

Gérard Grugeau

Number 114, Winter 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/24664ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Grugeau, G. (2003). Review of [Le double cri / *Kedma d'Amos Gitai*]. *24 images*, (114), 54–54.

Kedma d'Amos Gitai

VU AU FESTIVAL DES FILMS DU MONDE



Vibrations d'un territoire des origines.

LE DOUBLE CRI

PAR GÉRARD GRUGEAU

Dans *Kippur*, l'un des précédents films d'Amos Gitai qui évoquait la guerre de 1973, un couple faisait l'amour avant et après le grand saut dans l'arène sanglante. La chair et la vie meurtries finissaient par triompher du chaos des sensations confuses. Une étreinte fugace dans la cale d'un navire ouvre aussi *Kedma*, mais le rapprochement des corps est ici impossible, tant la chair et la mémoire encore à vif émergent à peine d'un passé horrifiant. Ce passé cerné de nuits et de brouillards, c'est celui de la Shoah et des ghettos de l'Europe de l'Est, et ce bateau chargé d'immigrants, le *Kedma* («Vers l'orient», en hébreu), fait route vers la terre d'Israël. Nous sommes en 1947. Le mandat britannique tire à sa fin et les Nations unies viennent de décider du partage de la Palestine entre un état juif et un état palestinien. L'une des factions de l'armée clandestine juive (le Palmach) accueille ces rescapés de l'horreur pour aussitôt les embrigader et les lancer à la conquête de la route de Jérusalem, ville assiégée. Chassés, les Palestiniens fuient ou s'accrochent désespérément à leurs terres. Le 14 mai 1948, l'État d'Israël sera proclamé en dépit de tout. Retour donc pour Amos Gitai sur les événements fondateurs d'un conflit, qui se vit aujourd'hui plus que jamais dans le sang et la désolation, pour mieux en exposer les enjeux, avant tout humains, et ne pas désespérer de l'ave-

nir. Si elle n'a pas la force visuelle de *Kadosh* ou de *Kippur*, cette nouvelle facette de la réalité israélienne dépeinte par le cinéaste dans *Kedma* donne cependant lieu à une œuvre incontournable de par l'acuité de son récit allégorique.

Composé d'une succession de plans-séquences austères qui fixent le temps et enregistrent à distance les vibrations d'un territoire des origines révélé dans son dénuement le plus émouvant, *Kedma* campe résolument en cinéma. Sensible à la géologie entremêlée des expériences rattachées à ce lieu mythique où fleurissent «les dattes et les amandes» (les déplacés de l'Histoire, qu'ils soient Juifs ou Palestiniens, les pionniers d'un État laïque en devenir, les combattants sionistes qui n'hésitent pas à faire d'emblée de la chair à canon des nouveaux arrivants), Amos Gitai met progressivement à nu, avec une sorte de didactisme pleinement assumé, les strates endolories d'une mémoire plurielle pour tenter de les rassembler au-delà de tous les clivages réducteurs et de toutes les dérives spectaculaires de la représentation. L'espace géographique, fuyant, inaccessible, sert ici de révélateur. Plus d'un rêve s'y fracasse dans la fureur assourdissante des armes guerrières et des tourments intérieurs (voir la séquence symbolique où l'on réfrène le religieux Menachem, alors qu'il veut jeter une pierre aux

fuyards palestiniens). Le temps, lui, se déploie sur plusieurs fronts. Il y a d'abord celui de la rétention de la parole à bord du *Kedma* comme si, prisonniers du poids de leur souffrance, les passagers revenaient de la mort. Puis, vient le temps des mots, suscitant une mosaïque de récits et générant ses propres variations de régime. Émergeant du labyrinthe douloureux de leur introspection, les exilés s'incrustent dans le plan, retardant l'avancée des soldats en mal d'action. Suivent enfin le temps terrible de l'affrontement avec les Palestiniens (par le biais du personnage de l'instituteur, Gitai dresse ici avec émotion un inventaire des noms de ces victimes juives oubliées, mais il refuse en même temps tout plan aux victimes arabes) et le double cri final des «frères ennemis». Deux monologues (inspirés des poèmes du Palestinien Toufik Zayad et d'un texte du Juif Hayim Hazaz) retentissent alors à l'écran sans retenue comme l'acmé d'une parole soudainement arrachée à l'oubli. Aux accents de

révolte du vieux Palestinien («On restera ici, malgré vous, comme un mur [...], on remplira les prisons de notre fierté») répond la plainte du Juif errant d'une diaspora déposée de son histoire et se complaisant dans la souffrance, alors qu'au loin, «toute une nation sombre dans la folie». Et le film de se clore sur ces deux visions antagonistes dont l'écho prophétique résonne jusqu'à aujourd'hui. «Israël n'est plus une terre pour les Juifs. L'avenir le dira. Tout est fini!» va jusqu'à clamer Janouch, le Polonais exilé. Face à la spirale sans fin de la violence dans laquelle se débattent deux peuples abusés par la complexité et les contradictions de leur propre histoire, Amos Gitai prend le recul nécessaire au déploiement de la pensée. Réfractaire à toute dramaturgie rassurante, il choisit le discours dialectique qu'il pare d'une «distance poétique» porteuse, espère-t-il, de toutes les prises de conscience. De cet appel à la raison dépendent le désir et la volonté du vivre ensemble. ■

KEDMA

Israël 2002. Ré.: Amos Gitai. Scé.: Gitai et Marie-José Sanselme. Ph.: Yorgos Arvanitis. Mont.: Kobi Netanel, Alex Claude. Mus.: David Darling, Manfred Eicher. Int.: Andreï Kashkar, Yelena Yaralova, Moni Moshonov, Menachem Lang, Yussef Abu Warda, Yorgos Arvanitis. 100 minutes. Couleur.